



Les énigmes du corps parlant Nicole Borie

Si le corps est un viatique pour nous sentir vivant, il reste une énigme pour le parlêtre. Je m'attacherai à décliner ces énigmes : celle de la pulsion qui décerne le corps libidinal, celle produite par le signifiant qui découpe le corps parlant, et l'énigmatique équivalence entre l'imaginaire et le corps.

Introduction

J'ai choisi de mettre le terme d'énigme dans le titre, bien que Lacan ne parle pas d'énigme du corps parlant, mais de mystère : « Le réel, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient. »¹ Lacan ne dit pas que le corps parlant est un mystère, mais que le réel est le mystère du corps parlant. Un mystère, cela peut faire beaucoup parler, mais cela ne parle pas. Le corps parlant signe avant tout un discord, un *dis-corps*.

« La psychanalyse prend en charge ce discord, ce *dis-corps*, ce dit sur le corps, cette discorde du corps et de l'être parlant qui habite ce corps comme mystère pour lui, comme réel. »² Hélène Bonnaud, dans son livre *Le corps pris au mot*, commente dans ce passage la phrase de Lacan. Elle en donne une formule : « si chaque sujet a un corps, la façon dont il en parle est toujours à entendre comme la façon dont il s'en sert – ou n'arrive pas à s'en servir – dans son lien à l'Autre. »³

Le mystère porte sur la part *imparlable* du corps. Nous n'avons de rapport au corps que l'on a que par l'énigme que nous pouvons dialectiser en parlant. Autrement dit, le rapport entre corps parlant et corps *imparlable*, informulable d'une part, et l'équivalence de l'imaginaire et du corps d'autre part, sont ici notre champ de recherche.

« Le symbolique imprime dans le corps imaginaire des représentations sémantiques que le corps parlant tisse et délie. »⁴ Cette formulation de Jacques-Alain Miller a résonné pour moi de façon nouvelle et éclaire des cas anciens comme nous le verrons avec une vignette freudienne, mais surtout elle bat en brèche notre construction acquise d'après une séparation des registres Réel, Symbolique et Imaginaire. En effet nous pensons communément l'imaginaire du côté de l'image, le symbolique du côté de la parole et le réel dans les limbes de la chair, nous imaginons une sorte de réel biologique. Subtilement, J.-A. Miller fait passer *lalangue* entre les trois registres.

Image du corps et corps imaginaire

Dans notre champ, longtemps le rapport au corps se faisait par une représentation unifiante grâce à l'image. La *persona* s'aliène à une image du corps et cette aliénation soutient un usage du corps relativement adapté. Cela reste vrai, mais Lacan va plus loin. Déjà dans le Séminaire XVI, il se pose la question : « Qu'est-ce qu'un ordre symbolique ? » Et il poursuit : « Ce qui nous force à concevoir l'imaginaire, ce sont les effets par quoi l'organisme subsiste, puisqu'il faut bien [...] que tel élément de *l'Umwelt*, est absorbable par lui, où, plus généralement propice à sa conservation. Cela veut dire que *l'Umwelt* est une sorte de halo, de double de

1 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 118.

2 Bonnaud H., *Le corps pris au mot*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2015, p. 21.

3 *Ibid.*, p. 20-21.

4 Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 88, octobre 2014, p. 113.

l'organisme, et c'est descriptible en termes d'adéquation, sans quoi l'organisme ne subsisterait pas un instant. »⁵ Dans cette page, Lacan précise comment l'imaginaire reste notre seul « mirage » avec lequel on meurt. Ça n'est déjà plus un imaginaire réduit à l'image du corps mais lié, corseté à notre conception du monde vouée aux limites de notre corps. Notre conception du monde est réduite aux limites de notre corps parlant. Cet *Umwelt* est imaginaire de substance, si je puis dire.

À partir du Séminaire XI, Lacan va renverser le point de vue du corps unifié par l'image en considérant l'imaginaire autrement que seulement transformé par le symbolique. Ce changement de conceptualisation du corps a des répercussions sur les modes de jouissance. Le corps n'est plus spécifié seulement par sa surface, son image, mais par les orifices qui le trouent. Lacan, nous propose un corps sac, et en cela il reste très freudien. À partir des bords du corps, il repère ce que Freud avait déjà relevé comme les zones érogènes privilégiées investies libidinalement. D'autre part, depuis les bords du corps se fabrique une enveloppe corporelle captant une image du corps vu de partout et non plus seulement du point de vue unique du miroir. C'est un détail important, car nous avons appris qu'il manquait quelque chose dans l'image qui d'ailleurs participe à sa capacité d'unification. Et la tentation de réduire l'imaginaire à l'image laisse croire que l'imaginaire ne connaît pas le manque.

Dans la page du Séminaire XVI, Lacan a une remarque qui complexifie l'affaire, où il parle de défaillance, mais d'une défaillance qui « n'est manque de rien »⁶. C'est le versant fascinant du corps, cette « image silencieuse dont on ne connaîtra jamais ce qu'il dit »⁷.

Très prisées actuellement, les pratiques du tatouage et du piercing érotisent ce regard délocalisé. Le corps n'est plus simplement unifié par l'image, il s'appareille par bouts à divers modes de jouissance.

À notre époque, l'idéal de l'unité se retrouve dans l'idée « d'harmonisation du corps » qui devient « l'identité supposée du corps »⁸. Les versions modernes du bien-être, les conduites hygiénistes, préconisées pour vivre en harmonie avec son corps, exaltent le corps promu à la valeur d'un bien – au sens de la propriété. Nous sommes propriétaires de notre corps, il convient de l'entretenir, et l'on peut tirer plaisir à l'entretenir (voir par exemple les émissions sur le *relooking*). Ces versions tentent de faire l'économie de la notion de corps jouissant. Mais elles témoignent de l'effort de garder une version unifiante du corps.

Nous passons d'un imaginaire unifiant le corps par un voile, une sorte d'image du corps, à une autre matérialité, ce qui deviendra davantage une texture, une trame, et ce passage change la conception de l'inconscient qui d'un déjà-là à déchiffrer « s'articule de ce que l'être vient au dire »⁹.

Dans le Séminaire XX, Lacan ne cesse de formuler de diverses façons comment ce qui se manifeste comme vivant a comme support le corps, et ces manifestations objectent à la satisfaction qui pourrait être obtenue de l'image ou du signifiant¹⁰.

Chez le parlêtre, le sujet advient de ce que nous avons appris à reconnaître comme sa division. La *lalangue* découpe dans le langage ce qui se transforme en corps parlant, et, ce faisant, il abrite ce que le refoulement force à oublier et dont Freud pouvait dire que nous le portons comme une marque, une trace de ce qui est perdu. D'où le titre choisi par J.-A. Miller : « L'inconscient et le corps parlant ».

5 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 295-296.

6 *Ibid.*, p. 296.

7 Leguil C., *Papiers 5*.

8 Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 44, p 9.

9 Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 426.

10 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*

Comment l'imaginaire qui est le corps devient substance parlante ?

Le corps, support du vivant, ouvre sur l'énigme de la jouissance. Le champ a été ouvert par Freud avec le concept de pulsion. Concept freudien à l'articulation, ou plutôt au hiatus entre soma et psyché. Freud ira jusqu'à la pulsion de mort, au-delà du principe de plaisir, et ce qui accompagne cette avancée est la reconnaissance d'une pulsion toujours partielle.

L'observation de Freud nous éclaire sur cette formule difficile « d'un imaginaire qui double l'organisme ». Parce que nous ne pouvons pas avoir une image mentale de l'organisme, nous construisons une enveloppe spéculaire. Freud a observé les perturbations fonctionnelles sur le corps (motricité, vision, audition, digestion...) sans altération de l'organe physique. Cette perturbation procède d'un imaginaire rendu sensible à l'action du signifiant, comme le montre de façon exemplaire une jeune patiente de Karl Abraham qui, voyant s'approcher d'elle un chien, qu'elle croit enragé, manifestera les signes de la rage durant trois ans. Cette enfant démontre en quoi l'effet corporel du signifiant, ici « la rage », n'est pas seulement effet de sens mais effet de jouissance. J.-A. Miller le relève ainsi : « L'affection essentielle, l'événement fondamental, le vrai traumatisme, c'est l'affection traçante de la langue sur le corps. »¹¹ Cette affection entretient dans le corps et la psyché un excès d'excitation qui ne se laisse pas résorber par le plaisir-déplaisir. C'est un déséquilibre permanent dans la vie du parlêtre qui *laisse la possibilité même de l'accident contingent*. Cet excès d'excitation qui ne se régule pas par le principe de plaisir « redistribue corps et chair »¹². On voit ici surgir un symptôme, au sens où J.-A. Miller en parle avec ses deux versants : phénomène de corps, mais aussi passion narcissique¹³. Ici, l'événement de corps opacifie le symptôme articulé à la chaîne signifiante, bien que nous ayons sans doute une identification au symptôme de l'Autre. Le signifiant rage reste à saisir, à rattraper dans un discours pour le faire parler autrement. Il ne donne pas toutes les clés du symptôme. L'événement de corps montre et ne dit rien. Dans ce cas, la jouissance et le sens se conjuguent sans pour autant donner une signification. Nous avons tendance à penser le corps comme une surface d'inscription, or le cas de cette petite fille manifeste que tout le corps est jouissant. Plus précisément : « En soi le symptôme ne dit rien à personne : il est chiffrage, il est jouissance. »¹⁴ La rencontre avec un analyste pourrait lui donner une autre texture et posera la question : « Qu'est-ce que ça veut jouir ? ».

La jouissance freudienne a un nom, qui se présente comme absolument impossible à éviter : une excitation constante vient de l'intérieur du corps. Freud en donne une définition stricte : « C'est une force d'impact constante. »¹⁵

Freud, le neurologue, devient psychanalyste et dissocie cette constante de toutes les autres sortes d'excitation biologiques ou psychiques. Cette constante distingue la pulsion de l'arc réflexe (stimulation, excitation, réaction motrice). Cette force constante ne se traite pas comme l'arc réflexe le suppose. « les pulsions compliquent le schéma physiologique simple du réflexe »¹⁶.

Premier paradoxe : comment est-il possible, si c'est une force constante qui produit cette excitation, d'obtenir une satisfaction par cessation de l'excitation ? D'où son titre « Pulsion et destins des pulsions ». La pulsion, en elle-même, n'inclut pas la solution. « La pulsion est tension sans remède », selon une formule de Jacqueline Dhéret. La solution freudienne vient des destins des pulsions.

11 Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 44, p. 36.

12 Lacan J., « Radiophonie » in *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, p. 409.

13 Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, op. cit., p. 18-20.

14 Laurent E., *Parler la langue du corps*, séance du séminaire à l'ECF du 25 novembre 2014.

15 Freud S., « Pulsion et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Paris, p. 13.

16 *Ibid.*, p. 16.

La satisfaction est une résolution, une solution à cette tension sans remède, mais elle ne peut être obtenue que par une transformation, nous dit Freud, une modification, mais de quoi ? Une transformation du besoin et de l'objet qui lui est associé. Le besoin primaire qui fait crier de faim se transforme en objet de la demande et du désir.

Freud est très précis : pour lui, la transformation s'opère entre la source et le but. « Impossible d'en venir à bout par des actions de fuite comme dans l'arc réflexe par exemple. [...] ces excitations sont l'indice d'un monde intérieur, et la preuve des besoins pulsionnels, la substance perceptive de l'être vivant aura ainsi acquis dans l'efficacité de son activité musculaire un point d'appui pour séparer un dehors et un dedans. »¹⁷

Selon Freud, la constitution de zones érogènes fixe un trait particulier de jouissance. « L'entrecroisement des pulsions, lorsque la liaison de la pulsion à l'objet est particulièrement intime, nous la distinguons par le terme de fixation. »¹⁸

Cette zone est obtenue par une transformation sur laquelle Freud met l'accent. L'augmentation de l'excitation dans cette zone est articulée à la transformation de l'objet du besoin. Chaque zone se construit de la même façon. Il n'y a pas d'idée de maturation chez Freud, encore moins de stades. Nous n'avons pas un corps par maturation psychogénétique. Lacan indique à quel point, lui non plus, ne croit pas aux stades, chaque fois qu'il reprend la question de la zone érogène.

Freud construit les destins des pulsions pour s'expliquer les modes de satisfaction possibles avec ce qui ne peut jamais cesser ni se satisfaire directement. C'est ce que Lacan relèvera comme une constante, la jouissance est celle qui ne convient pas pour le parlêtre¹⁹. Une zone érogène se construit sur un bord du corps, elle implique une partie extérieure et une partie intérieure du corps. Par exemple, la zone orale est constituée des lèvres, le bord des lèvres, l'enclos des dents, jusqu'à la trachée qui peut s'irriter et faire tousser. La zone érogène se construit comme un bord, un bord au sens topologique de Lacan.

La force constante nous oblige à fabriquer quelque chose pour s'en défendre, et les destins de la pulsion sont une façon d'inventer une défense nouée à un point de satisfaction. La pulsion freudienne, c'est l'histoire de cette transformation.

Lacan va donner un circuit aux éléments freudiens de la pulsion. Pourquoi faut-il un circuit ? Pour obtenir une satisfaction ailleurs que là où elle est attendue. Lacan évoque le problème de cette source, distincte du langage et de la parole, et, à partir du Séminaire XI, il met la pulsion au singulier : le circuit de la pulsion. Il reprend, sous cette formulation, la nécessité freudienne du concept de pulsion, incluant la pulsion de mort dans toute pulsion partielle contre les stades. J.-A. Miller souligne que « Le corps parlant parle en terme de pulsion. C'est ce qui autorisait Lacan à présenter la pulsion sur le modèle d'une chaîne signifiante [...] les chaînes signifiantes que nous déchiffrons à la freudienne sont branchées sur le corps et elles sont faites de substances jouissantes. »²⁰

Comme nous le voyons, la construction des zones érogènes décerne, au sens freudien, un corps. Paradoxalement, cette capacité morcelle le corps pour la jouissance. Pour Freud, le premier commerce de l'enfant avec les autres se constitue à partir de cette transformation. Le circuit de la pulsion décerne un lieu où se distinguent et s'articulent jouissance et satisfaction. Le sujet peut alors obtenir un peu de jouissance et un peu de satisfaction, dans un retour aux limites du principe de plaisir. Sans cette construction spatiotemporelle, le corps ne se ferme pas ou ne s'ouvre plus selon la petite jouissance localisée de la rétention ou de l'expulsion. Lorsque cette capacité est construite, l'objet rentre dans la dialectique du désir et de la demande et le corps prend une valeur pulsatile de fermeture et d'ouverture, que Lacan

17 *Ibid.*, p. 15.

18 *Ibid.*, p. 19.

19 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 57.

20 Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 112.

n'hésite pas à assimiler à celle de l'inconscient dans le Séminaire XI. La localisation d'un *plus-de-jouir* indique ce qui ne cesse pas. Le *plus-de-jouir* produit une sorte de connaissance de la jouissance de l'Autre.

La pulsion freudienne imagine un espace. Lacan démonte la pulsion freudienne pour faire un circuit autour de l'objet, déplaçant la source au but et faisant du corps devenu érogène un corps pulsatile, bien au-delà de la nécessité du besoin. Nous n'avons pas un corps par maturation psychogénétique orale, anale, génitale, mais bien par cette capacité à construire ce corps pulsatile. « Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction, à quoi ils peuvent faire défaut. »²¹ C'est ainsi que Lacan introduit la question de la jouissance dans le Séminaire XX. La pulsion imagine un espace à partir duquel nous concevons notre monde, aux limites de notre corps, et d'abord ce que l'Autre nous donne ou nous refuse, etc. Dans les premiers Séminaires, Lacan cherche le lieu d'une jouissance, distincte de la satisfaction Symbolique. Remarquons que l'érotisation du corps fixe, localise la jouissance de celui-ci. Lorsque le corps peut jouir de ce morcellement, le sujet de l'inconscient accède à la dialectique du désir et construit une dimension stratégique de défense quant au désir de l'Autre qui est la substance même de sa subjectivité. Lacan formule cela dans le Séminaire VIII : « Qu'y-a-t-il qui réponde mieux, en apparence, à la demande d'être nourri que celle de se laisser nourrir ? Nous savons pourtant que c'est dans le mode même de confrontation des deux demandes que gît cet infime gap, cette béance, cette déchirure, où s'insinue d'une façon normale la discordance, l'échec préformé de la rencontre. Cet échec consiste en ceci que justement, ce n'est pas rencontre de tendances, mais rencontre de demandes. »²²

Comment l'imaginaire attrape-t-il le corps parlant ?

Le parlêtre reste affecté d'avoir un corps. Cette affection de *lalangue* sur le corps, J.-A. Miller la signale dans son article sur l'érotique du temps comme étant « l'expérience pathétique », et, commentant Saint Augustin, il ajoute : « Il y a une épaisseur du présent et il lui vient de la libido. »²³

Le corps parlant permet au parlêtre de faire obstacle à sa réduction à un « tu es ça » qui le rabat à un individu. L'analyste se fait partenaire pour construire un symptôme et le rebrancher à ce corps parlant ; l'analysant se faisant responsable de son inconscient, voire, avec une longue analyse, de son *sinthome*, qui viendra nommer le ça veut jouir avec les signifiants maîtres. Autrement dit, « le corps parlant ne relève pas de l'être mais de l'avoir. »²⁴

Sylvie, un corps parlant

Sylvie, cinquante ans, est adressée au CPCT par la psychologue de l'association d'insertion dans laquelle elle fait un stage. Elle arrive dans une indifférence calculée. On l'adresse, alors elle vient : « Mon état se dégrade. » Le temps de sa formation à Lyon, elle vit dans un foyer. Elle a rencontré un homme dans la même association et, durant trois mois, ils étaient 24 heures sur 24 ensemble. Cet « ensemble » la tenait debout. Il est parti.

Sylvie a un problème de dos depuis plusieurs années suite à un accident. Elle était piétonne : « Une voiture m'a roulé dessus », dit-elle. Je la verrai un peu moins que le temps possible au CPCT. Elle a déménagé plusieurs fois et semble enfin avoir trouvé un appartement où elle se sent plus tranquille. Le propriétaire habite juste au-dessus, ce qui la rassure.

21 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 49.

22 Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 238.

23 Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 56, p. 84-85.

24 Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », op. cit., p. 9.

En général, rien n'est tranquille pour Sylvie dans le rapport aux autres stagiaires ou aux voisins. Elle arrive à une séance avec ses béquilles et un pansement au poignet. Elle a défoncé une porte suite à un conflit avec des femmes de sa promotion. Sylvie vit avec une douleur physique constante depuis l'accident qui ne trouve aucun apaisement. Depuis le début de sa formation, elle n'a de cesse de demander des aménagements toujours plus importants dans sa formation. Elle voudrait pouvoir faire une sieste, ne pas avoir à attendre le matin l'ouverture des portes... Les professionnels qui l'entourent s'acheminent vers un arrêt de la formation, en particulier grâce à une formatrice très fine qui lui permet de suspendre sa formation pour raison médicale. En effet, parallèlement à ce temps de formation qui se passe mal, la certitude de Sylvie se consolide. Selon elle, l'opération de son dos est la seule issue pour un traitement de sa douleur. En séance, Sylvie énumère les morts de sa famille proche, dont son frère, décédé à 59 ans, qui a « fait la mort du nourrisson ».

Sur fond de perte brutale, Sylvie tente de se tenir à l'abri sous protection (des formateurs, du propriétaire, du CPCT...) d'une part, et, d'autre part, elle construit un « mon corps »²⁵. Depuis que l'opération chirurgicale est décidée, elle est moins belliqueuse avec ses collègues. L'opération chirurgicale prévue la rendra très raide. Elle parle volontiers d'elle et s'imagine avec ce corps davantage immobile. Nous pouvons supposer que l'opération très invalidante qu'elle attend avec une jouissance connue d'elle, contrairement à la formule utilisée par Freud à propos de l'Homme aux rats, tiendra ses promesses de localiser la douleur, d'immobiliser le corps. Sylvie m'apprend combien, par le biais de son image, le corps participe d'abord de l'économie de la jouissance. Il participe également à la formation d'une intimité très singulière. Dans cette « union » avec « mon corps », Sylvie pourra incarner le point de haine qu'elle ne peut pas traiter dans le rapport aux autres et qu'elle pourra leur imposer une sorte de statue figée culpabilisante.

Sylvie aura un corps qui la représentera auprès de ces autres qui la ravagent tant. La certitude soude ainsi savoir et jouissance dans un refus décidé d'accepter la lente transformation en symptôme, et, si le sujet s'y prête, en symptôme analytique.

L'imaginaire c'est le corps

Cet imaginaire borde les trous irréprésentables de notre part vivante, et finalement fait le seul corps que l'on a, à partir duquel nous découpons notre monde. « La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance »²⁶

L'imaginaire, c'est le corps. Attention à la formule ! L'imaginaire, c'est ce qui fait tenir le corps parlant à la livre de chair. Ce n'est pas l'image du corps, bien qu'elle fasse partie du corps, mais on ne peut pas dire non plus que le corps soit seulement la part pulsionnelle, dont l'instrument de jouissance est le corps. Il faut une construction subjective faite des fixations de jouissances et qui s'articule à l'imaginaire.

Dire « l'imaginaire c'est le corps », branche le corps sur *lalangue*. En effet, on ne peut pas avoir une image de l'organisme. Notre savoir tissé dans les signifiants n'attrape jamais l'organe. Subjectivement, il nous faut lui redonner une fonction signifiante. C'est pourquoi Lacan pouvait dire que l'angoisse, c'est d'être réduit à son corps, ici dans le sens des organes. C'est une expérience que chacun peut faire lors d'une maladie. Les schizophrènes nous apprennent cela, il suffit de relire Schreber avec l'éclairage de J.-A. Miller pour apercevoir cette dimension. Lorsque les pensées s'arrêtent, la pulsion envahit des morceaux de corps et ils ont la sensation que des bouts de leur corps fonctionnent sans lien avec les autres morceaux de corps.

Le langage accomplit donc une double tâche. D'un côté, il écarte l'organisme humain d'une

25 Selon la formule de J.-A. Miller dans « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 108.

26 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 52.

supposée jouissance naturelle, qui devient ainsi mythique, tandis que, d'un autre côté, il produit le corps comme entité. Le corps *advient* dans la rencontre avec *lalangue* qui l'introduit à une jouissance singulière de soi-même, à une jouissance autoérotique, autistique, pour celui qui peut réaliser un circuit par d'autres corps ou d'autres objets, ce qui donne au parlêtre un certain *par-être* relationnel.²⁷

La part jouissante n'est justement pas branchée sur l'imaginaire. Ophélie nous apprend ce qu'est *l'imparable* du corps.

Ophélie a consenti à toutes les contraintes des normes de la diététique, puis à celles de la médecine et de la chirurgie, pour lutter contre une obésité morbide qu'aucune régulation n'a enrayée. Depuis son opération de chirurgie bariatrique la plus drastique, elle prend plus de vingt comprimés par jour. Elle est arrivée, il y a bien des années, suite à une déception amoureuse et une prise de poids de vingt kilos qui ne s'arrêtait plus. La diététique est une affaire de famille, son père est régulièrement au régime, sa sœur a toujours été depuis l'enfance « plus grosse » qu'Ophélie, sa mère surveille depuis l'enfance l'assiette de chacun des membres de la maisonnée.

Longtemps Ophélie a fait « des crises ». Adolescente, elle se souvient de moments d'exaspération que rien ni personne ne pouvaient arrêter. Mariée depuis dix ans, elle se jette sur son partenaire, l'insulte et se déchaîne dans une série d'auto reproches qui tourne en boucle. Il serait mieux sans elle, elle ne mérite pas qu'il soit là... Ces scènes sont devenues moins fréquentes, mais elles se produisent maintenant en lien avec ses enfants. Il lui arrive régulièrement de conclure que ses enfants seraient mieux sans elle, seuls avec leur père. Elle se retient de le dire devant eux et c'est encore à son compagnon qu'elle adresse sa certitude. Depuis la naissance de son deuxième enfant, elle a consenti à consulter un psychiatre, et avec le traitement médicamenteux, les crises et les moments massifs d'angoisse s'espacent. Le premier enfant conçu avec l'aide de la médecine a été un projet très médicalisé. Il a fallu qu'elle perde vingt-cinq kilos pour que la médecine lui accorde le droit au protocole de la FIV. Le deuxième enfant que la médecine lui refusait est venu « naturellement », selon ses mots : « Un enfant naturel. » Mais depuis la naissance de celui-ci, l'obésité s'est aggravée. Elle ne maigrit pas suite à l'accouchement et le chiffre sur la balance ne cesse d'augmenter.

Une folie corporelle

L'obésité est, depuis la rencontre avec le sexuel, une défense contre le délire. L'obésité produit également des identifications imaginaires au père et à la sœur.

Ophélie fait parler l'Autre de la science, elle s'est fait partenaire du maître de la science malgré ses craintes. Elle pensait que ce maître allait régler ce qui ne pouvait être régulé. Mécaniquement et définitivement, son corps serait contraint de ne plus grossir, elle était prête à en payer le prix.

Comment décrire cette chose terrible qui ne parle pas ? Ophélie a tout essayé pour ne plus céder à ses moments de boulimie durant lesquels elle dévore. Un symptôme de potomanie est là depuis l'adolescence. Durant des années, Ophélie viendra avec ses bouteilles de Coca de deux litres achetées à l'épicerie tout près de mon cabinet.

Plutôt qu'un délire corporel, je parlerai de folie corporelle. En effet, un corps délirant est un corps qui parle, il est en lien avec la parole. Il y a longtemps, j'avais reçu un jeune homme schizophrène qui s'était injecté de l'eau dans le pénis, certain qu'elle ressortirait par les seins comme le lait maternel. Ce circuit délirant du corps s'étayait sur une représentation imaginaire d'un corps féminisé, un corps « maternisé ». « Pour se servir de son corps, le schizophrène doit déployer un considérable effort d'invention et s'occupe avec une extrême

27 *Ibid.*, p. 44.

attention de parties du corps habituellement négligées. »²⁸ Dans le cas d'Ophélie, ça ne parle pas. Elle ne peut rien dire de cette béance qui la dévore, où elle se fait dévorante en silence.

La première opération a eu lieu il y a à peine un an et demi. Une SLEEVE est pratiquée – la SLEEVE agit par plusieurs mécanismes qui s'associent : une restriction (comme la gastroplastie) et une diminution du taux de ghréline, qui est l'hormone de la faim, ce qui entraîne un désintérêt pour la nourriture. Ophélie avait particulièrement bien entendu cette deuxième conséquence. Quelques jours après l'opération et son retour à la maison, elle me téléphone très angoissée : « Je viens de faire une crise de boulimie, comme si je n'avais pas eu d'opération ! » Aucun vomissement, aucun malaise n'est venu interrompre la crise. Huit mois plus tard, devant l'échec de cette chirurgie, la médecine lui propose un BYPASS. Depuis l'opération en mars, elle a finalement perdu vingt kilos, ce qui est encore un échec pour les médecins qui lui ont demandé de respecter les deux régimes, celui que l'opération impose (en plus de la contrainte d'une prise importante de compléments soit une vingtaine de prises par jours), et un régime d'amaigrissement comme avant l'opération.

Le paradoxe est à plusieurs niveaux : Ophélie a pu très facilement se passer du Coca, comme elle avait arrêté de fumer sans difficulté ni rechute. Les repas conditionnés par le BYPASS lui procurent les mêmes problèmes que pour les autres patientes : impossibilité de manger plus que la quantité prescrite, vomissements ou diarrhées après absorption de certains aliments. Mais lorsqu'elle rentre du travail avant le retour des enfants (bien que je ne sois pas certaine que la présence des enfants suffise à l'arrêter), elle peut durant plus d'une heure manger sans interruption à peu près n'importe quoi. Dans ces moments, le corps ne répond plus, il avale silencieusement et retient les aliments ainsi engloutis. C'est un désespoir pour Ophélie de ne pas avoir obtenu ce point de cessation par la chirurgie.

Qu'est-ce qui ne parle pas sinon la pulsion ? Comment se fait-il que le corps somatique se plie au court-circuit de la bouche qui avale ? Nous le saurons peut-être un peu si l'obésité devient symptôme au sens psychanalytique. Ce « il faut le temps », que Lacan nous dit qu'il faut pour se faire être à dire. Alors l'imaginaire et *lalangue* feront le corps attrapable avec quelques dires.

28 Miller J.-A., *La psychose ordinaire, La Convention d'Antibes*, Paris, Agalma Éditeur, p. 296.